

Le livre

Le nazisme et l'Antiquité

de Johann Chapoutot
PUF / Quadrige, 2012, 644 p., 18 €

Deux opinions

Marilyne Dewavrin-Farry
historienne, professeur agrégé

L'Antiquité exaltée, interprétée, détournée dans l'Histoire n'est pas une nouveauté. Du « retour à l'Antiquité » de la Renaissance à « l'Antiquité modèle » de la Révolution française, en passant par la récupération de l'Antiquité par Louis XIV, nombreux ont été les pouvoirs politiques à se revendiquer d'une certaine image de l'Antiquité. Ainsi en fut-il aussi du régime national-socialiste.

C'est en ce sens que *Le nazisme et l'Antiquité* de Johann Chapoutot apparaît comme un ouvrage novateur. En effet, Johann Chapoutot veut rompre avec une tradition historiographique qui a été frileuse à « associer national-socialisme et Antiquité » (p. 2) alors que l'Antiquité a pourtant été omniprésente dans la pensée et les actes du national-socialisme : discours, enseignement, art, architecture et, ce que J. Chapoutot n'évoque que sommairement, l'expérience avortée du théâtre « Thing » (cf. T. Feral, *Bulletin ADEAF*, 115/2012, pp. 63-68).

J. Chapoutot propose dans cet ouvrage, tiré de sa thèse de doctorat, de comprendre comment l'Antiquité fut mise au service du projet totalitaire hitlérien. Agrégé d'histoire, docteur de l'université Paris I et de la *Technische Universität* (TU) de Berlin, jeune maître de conférences à l'université de Grenoble, l'auteur est aussi germaniste, ce qui lui a permis de se confronter à de nombreuses sources en langue allemande pour mener son imposant travail.

À signaler que ce livre est une refonte d'une première mouture publiée en 2008 sous le titre *Le national-socialisme et l'Antiquité*. On peut d'ailleurs regretter ce changement de titre qui certes est plus accrocheur pour le public français mais contestable du strict point de vue de la neutralité historique : en effet « nazisme » est le terme polémique créé dans les années 1920 par les adversaires de Hitler pour dénigrer son « mouvement ».

De nombreux registres sont abordés : philosophie, esthétique, romanistique, germanistique, eugénique... L'auteur explique, démythifie et fait son « métier d'historien » en usant de la critique face aux textes originaux, souvent de première main, qui ont ré-écrit l'Antiquité dans la perspective nationale-socialiste. Il s'agit de mettre en exergue la manipulation de l'histoire antique orchestrée par les doctrinaires du troisième Reich.

Dans une introduction précise et motivante, J. Chapoutot explique l'origine de son travail, né d'un « étonnement » induit par une allégation d'Alfred Rosenberg selon laquelle les Grecs auraient été « un peuple du Nord ». J. Chapoutot se donne ainsi un objectif : faire « une ressaisie globale synthétique de ces références antiques sous le III^{ème} Reich » (p. 7). Il veut de toute évidence montrer comment l'histoire est déformée par les nationaux-socialistes qui proposent une « fable » (p. 9). Les sources, pléthoriques, sont présentées en introduction et détaillées en annexe : textes idéologiques — nommés par l'auteur « sources canoniques » —, articles « scientifiques » d'alors, revues officielles, le film *Olympia* de Leni Riefenstahl, des textes de règlements et de lois, des archives ministérielles, des publications d'organismes nazis (SA, SS, Jeunesses Hitlériennes). Parlant d'une « profusion de sources » qui l'ont amené à se poser maintes questions, J. Chapoutot précise d'emblée combien l'évolution des thèmes liés à l'Antiquité a été dépendante des moments forts du Reich.

L'Antiquité revêt trois fonctions pour le national-socialisme : « Une fonction d'exaltation, de modèle et de prophétique avertissement » (p. 16). Ce sont ces trois fonctions qui constituent l'architecture générale du livre.

Dans un premier temps, l'Antiquité est annexée par les nazis. Cette annexion est liée à la défaite de 1918 qui a fait des Allemands un « peuple humilié » (p. 21). L'idée est donc pour les nationaux-socialistes de définir l'« identité nationale allemande ». Comment la définir si ce n'est par la « race » ? Pour ce faire, les nazis utilisent la *Germanie* de Tacite comme un « certificat d'Antiquité ». L'historien romain est mis à contribution en tant que fondateur du mythe de « l'autochtonie germanique » : les Germains, nés par eux-mêmes de leur propre terre et « jamais souillés par d'autres unions avec d'autres tribus, constituent une nation particulière pure de tout mélange et qui ne ressemble qu'à elle-même » (Tacite, *Germanie*, IV).

J. Chapoutot explique également le mythe aryen et le processus d'« aryanisation des Germains ». C'est avec la création vers 1823 de l'adjectif *indogermanisch* et du terme *Indogermanen* qu'a été propagée l'idée de cette filiation linguistique et raciale. Dans la conception du monde nationale-socialiste, il n'existe pas de « peuples indoeuropéens » mais uniquement des « peuples indogermaniques ». C'est cette « race indogermanique » qui, pour les nazis, serait la source de toute culture. Cette thèse est défendue par les raciologues comme Hans Friedrich Karl Günther (1891-1968) mais aussi par des idéologues politiques comme Heinrich Himmler, Richard Walther Darré et Alfred Rosenberg. Elle est relayée par l'enseignement et des ouvrages de vulgarisation.

Ainsi, le national-socialisme annexe l'histoire et l'utilise pour « valider a posteriori ses postulats idéologiques » (p. 62). Dans le discours national-socialiste, l'histoire ne sert pas la vérité mais devient « ancilla ideologiae », servante de l'idéologie. Les nazis s'appuient sur l'historiographie allemande du XIX^{ème} siècle et sur de nombreux intellectuels qui ont œuvré à cette pseudoscience. L'historien Patrick Geary parle à ce propos d'« antithèse même de l'histoire ».

Les nazis veulent aussi justifier l'expansionnisme et, en un raccourci stupéfiant, affirment que « si tout vient du Nord, les représentants de la race nordique sont partout chez eux, au Sud comme à l'Est ». Toutefois, face à ce courant « nordiste »,

Hitler, « le sudiste », impose en 1942 le courant « antiquisant » qui fait de la civilisation grecque une matrice essentielle de la germanité. Aussi s'oppose-t-il aux fouilles engagées sur les ordres de Himmler pour trouver des traces de « civilisation germanique ». Pour Hitler, c'est Arminius qu'il faut exalter comme « synthèse latino-germanique ». Victorieux du général Varus au *Teutoburger Wald* en 9 avant notre ère, celui-ci est célébré comme un Germain ayant su être « l'émule et l'élève de Rome ».

Pour le *Führer*, l'histoire doit être utilitaire et donner une leçon aux hommes. La conception hitlérienne de l'histoire est celle d'un récit dans lequel l'enseignement ne doit pas « renoncer au jugement de valeur ». Dans cette conception — contraire à toute éthique de l'historien —, l'enseignement doit se faire le véhicule des « valeurs » nationales-socialistes (en vérité des non-valeurs !) et les enseignants du Reich ont pour tâche de s'en faire les médiateurs. L'homme formé par le national-socialisme ne l'est pas pour lui-même mais pour l'État, il se réduit à un rouage de la « Communauté raciale populaire ». Cette idée est déjà présente dans l'Italie fasciste avec « l'État est tout, l'individu n'est rien » mussolinien.

Pour sa part, le philosophe nazi Alfred Bäumler n'hésite pas à accoler l'adjectif « national-socialiste » au mot humanisme. Bien évidemment, le terme n'est pas ici à entendre comme il le fut par Sartre dans *L'Existentialisme est un humanisme*. « L'humanisme national-socialiste » c'est-à-dire la manière de concevoir et de réformer l'humanité dans l'esprit du national-socialisme, est redéfini par rapport à la « race indo-germanique ».

L'« homme total » cher aux nazis est développé physiquement et mentalement : le paradigme de cet homme nouveau est l'homme des Jeux Olympiques de Berlin de 1936, esthétisé par Leni Riefenstahl dans la deuxième partie d'*Olympia (Les Dieux du stade)*. L'homme faible n'a donc pas sa place dans le national-socialisme, il n'a pas droit à l'existence, il est « *lebensunwert* », indigne de vivre. Les nazis, pour justifier cette idée, évoquent les Grecs et les Romains et font de Sénèque « le défenseur du gazage des malades mentaux » (opération T4, 1939-1941).

Tout est bon pour rendre acceptable l'inacceptable, y compris et surtout la trahison de l'histoire. Ce retour à l'Antiquité grecque enthousiasme au départ le philosophe Martin Heidegger pour qui les nazis sont une « possibilité [...] de rupture avec la modernité technique, de retour à la primordialité de la pensée grecque » (p. 212). Mais le philosophe se rend rapidement compte que le régime réduit son rapport à la Grèce à une simple mascarade. Il exprime son point de vue dans un séminaire de 1937, « La menace qui pèse sur la science » (*Die Bedrohung der Wissenschaft*) : en amplifiant le développement technique en vue de la guerre, Hitler privilégie l'ontique et trahit l'ontologie grecque.

Le second temps du livre s'intéresse à l'imitation de l'Antiquité. Au cœur de la fondation de l'homme nouveau est le corps. L'importance du corps était certes déjà présente avant la Première Guerre mondiale comme un idéal, mais elle est renforcée et mise en scène par les nazis surtout lors des Jeux Olympiques de Berlin et autour des Jeux par la tenue à Berlin, à la fin du mois de juillet 1936, de l'exposition « Le sport chez les Hellènes » (*Sport der Hellenen*). Le choix hautement symbolique du nom *Olympia-Stadion* pour le stade olympique s'avère pour Hitler l'occasion de

sublimier la parenté entre Grecs anciens et Allemands. Ainsi, la course de relais du flambeau olympique, devenue aujourd'hui une institution, date de ces Jeux de Berlin. La flamme a été portée d'Olympie à Berlin sur douze jours. De même que l'on a pu parler au Moyen Age de « translatio studii », les nazis ont fait de la « translatio igni » – la transmission du feu – un symbole du lien entre la Grèce et l'Allemagne.

L'art a eu pour sa part une fonction « d'esthétisation du politique » (Walter Benjamin) : il faut donner à voir le corps aryen et son contraire (voir sur www.quatre.com, articles sur l'art et la littérature nazie). Le manichéisme entre beau et laid est de rigueur car il est nécessaire de rendre « Le Juif » visible. Dès lors « Le Juif » est présenté dans des livres, bandes dessinées et films comme une vermine qui doit être éliminée (cf. les travaux de Ralf Keyzers). Le corps aryen doit être entretenu par une pratique intensive du sport préconisée par Hitler lui-même. Ce corps parfait est celui des statues d'Arno Breker ; il ressemble au corps de l'hoplite grec. Il est intéressant de noter que ces statues étaient fabriquées de façon sérielle pour être largement présentes dans les lieux publics. Les nazis veulent ainsi se démarquer des artistes « dégénérés » de la République de Weimar (cf. T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne*, L'Harmattan, 1999). Il s'agit d'éliminer physiquement ceux qui ne sont pas conformes au nouveau modèle physique, donc de légaliser l'eugénisme.

J. Chapoutot montre ensuite comment le philosophe Platon a été relu par les nazis comme un « penseur de la dictature et de l'État raciste » (p. 284), allant par-là même à l'encontre du *topos* selon lequel Nietzsche aurait été « le philosophe » du national-socialisme. En vérité, ni Hitler, ni Rosenberg ne citent Nietzsche. C'est Platon qui est le « philosophe du troisième Reich » (p. 286), mais un Platon interprété comme un opposant à la démocratie athénienne et enseigné « au prisme du postulat raciste » (p. 294). On ne peut s'empêcher d'être troublé par l'absurdité des élaborations d'un certain nombre de « penseurs » du troisième Reich qui, tel Joachim Bannes vont jusqu'à comparer Platon et Hitler dans leur vie et leur œuvre. A travers l'opposition de Platon à la démocratie athénienne, c'est Sparte que les nazis défendent. L'auteur Elizabeth Rawson, dans *The Spartan Tradition in European Thought*, publié en 1969, parle de « l'apogée de la fascination pour Sparte en Europe » sous le régime nazi, façon de rompre avec les auteurs classiques de Weimar. Page 319, Johann Chapoutot parle de la « Weimarer Klassik ». Il veut sans doute évoquer les figures du XIXème siècle : Wieland, Goethe, Herder et Schiller qui ne voyaient en Sparte qu'un « repoussoir, État tyrannique et militariste » (p. 319). Sparte est pour les nationaux-socialistes un « mythe » dans lequel ils trouvent « l'État nordique » et le guerrier qui obéit. C'est cet idéal guerrier qui est mobilisé lors de la bataille de Stalingrad. Cette récupération a même été un traumatisme tel que l'histoire allemande s'est empêchée de travailler sur Sparte jusque dans les années 1980. Une fois de plus, les nazis relisent l'histoire antique à l'aune de leur propre intérêt : les Spartiates sont un modèle. Sparte n'est-elle pas, selon Hitler dans son *Second Livre* de 1928 (voir sur www.quatre.com, « Lire *Mein Kampf* »), « l'État le plus clairement raciste de l'histoire » ? N'est-ce pas là qu'a été ouverte la voie de ce que l'on appelle désormais l'eugénisme ?

L'Antiquité romaine est elle aussi mise au service du national-socialisme. C'est son modèle d'organisation qui lui a permis de mener à bien la conquête d'un espace immense. Les nazis admirent aussi les Romains pour le gigantisme de leurs édifices

qui ont eu l'avantage de traverser le temps. Cette obsession de marquer l'histoire du monde est réelle et puissante chez Hitler. Ce dernier voit d'un œil envieux ces constructions et souhaite marquer lui aussi le monde pour « redonner sa confiance en soi au peuple allemand » : il faut être supérieur aux constructions françaises — l'arc de Triomphe prévu à Berlin devait atteindre 117 mètres contre 50 pour celui de Paris —, aux réalisations américaines, aux ouvrages antiques. En 1937, pour l'Exposition universelle de Paris, le pavillon allemand, conçu par Albert Speer, architecte officiel du Reich, dépasse le pavillon soviétique (voir A. Speer, *Au cœur du troisième Reich*, LdP 3471, 1971, pp. 111-112). Évoquant les projets architecturaux du *Führer* pour l'Allemagne, Albert Speer utilise l'expression de « mégalomanie constructiviste » (*gebaute Megalomanie*). Hitler serait simultanément prince bâtisseur et évergète, selon le modèle romain. La supériorité permettrait dès lors d'imposer une politique de conquête, de présence et de domination. Comme les légionnaires romains avaient obtenu des terres, les « vétérans SS » obtiendront des terres à l'Est de l'Europe (p. 421).

Dans une troisième partie intitulée l'écho de l'Antiquité, J. Chapoutot montre comment les nationaux-socialistes ont usé et abusé de l'Antiquité pour justifier leur conception de la lutte des races, pour penser les leçons de la mort des civilisations et envisager voire mettre en scène la fin possible du troisième Reich. L'Antiquité peut alors servir de contre-modèle. Le racisme, au cœur de l'idéologie nationale-socialiste, fait remonter à l'Antiquité la haine du « Juif » et l'origine de la dichotomie Occident - Orient. Rome aurait chuté en raison de la présence des « Juifs ». Les Romains n'auraient pas su se protéger des orientaux (ou « Juifs »). Les Nazis, eux, doivent s'en protéger, c'est pourquoi la guerre préventive apparaît comme une nécessité absolue. La justification du processus d'extermination est réelle chez les nazis. La force de J. Chapoutot est de disséquer les mécanismes qui parviennent à faire croire que ce sont les nazis eux-mêmes qui sont agressés et victimes. « Le Juif » est dès lors toujours présenté comme un comploteur et un calculateur. L'exemple étudié par l'historien est celui de Paul, « mauvais démon du Christianisme », que les nazis présentent comme un « précurseur, voire un agent, du bolchevisme » (p. 460). Le Christianisme est d'ailleurs « la forme du complot juif dans le monde antique ». L'absurdité est érigée en système : J. Chapoutot analyse avec minutie comment les nazis imputent la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie vers 50 avant notre ère aux Chrétiens : un anachronisme de 450 ans ne pose aucun problème à Hitler. Pour le chef nazi, Christianisme et bolchevisme sont « identiques dans leur essence et dans leur principe » (p. 474). L'Antiquité donne à voir l'existence continue de la figure de « l'ennemi de race ». Pour éviter la mort du Reich, il faut défendre la natalité et les enfants allemands, la race aryenne en laquelle Hitler voit « le Prométhée de l'humanité ». La période antique est lue à travers le prisme du racisme. Rome est morte de « la décadence par le mélange ». Les nazis veulent en tirer la leçon. Les bases de la raciologie seront distillées dès l'enfance : « Comment il faut présenter le Juif à nos jeunes élèves ? A cela une seule réponse ; dans toute sa monstruosité, son horreur, en mettant en garde contre l'énorme danger qu'il représente », explique Fritz Finck dans son *Cours sur la question juive* de 1937.

Pas question non plus de reproduire les erreurs des civilisations antiques : il ne faut pas restreindre le nombre des naissances, il faut à tout prix éviter les guerres civiles et surtout ne pas « souiller le sang » (*Blutschande*). J. Chapoutot n'évoque pas le

Lebensborn (source de vie), ces foyers créés en 1935 où naissaient des enfants issus de parents strictement sélectionnés et où en outre seront élevés des bébés de « type aryen » arrachés à leur famille dans les territoires occupés.

J. Chapoutot étudie ensuite la lutte contre la démocratie, condition primordiale pour sauver le Reich. Dans l'esprit nazi, la seule « véritable et saine démocratie » est d'« essence nordique » (p. 536). C'est, commente J. Chapoutot, « l'assemblée *du Stamm*, le *Thing* ». On regrettera l'absence d'explication des termes usités. *Stamm* désigne la tribu et *Thing*, concept de l'ancien Droit germanique, signifie la réunion des guerriers, le tribunal, le lieu où se prenaient les grandes décisions concernant la tribu.

Pour les nationaux-socialistes, la défaite de la race aryenne serait synonyme de chaos. Cette thématique de l'apocalypse est très forte dans le discours nazi (voir Philippe Burrin, *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l'antisémitisme nazi*, Seuil/Points, 2004).

Le dernier point du livre aborde la fin du Reich qui doit être « l'événement le plus catastrophique et le plus terrifiant possible ». Hitler et Goebbels partagent cette conception tragique de la chute, d'une mort mythique. Speer, quant à lui, présente le visage d'un homme « préoccupé par la vie des allemands ».

J. Chapoutot souhaite nous faire comprendre la « chorégraphie de la fin », mise en scène notamment par le premier des nazis. A l'instar de modèles tirés de l'Antiquité, les Allemands doivent savoir se sacrifier pour leur patrie. Sparte et Rome sont alors convoqués comme paradigmes de la lutte. Les soldats de Stalingrad sont comparés aux 300 de Léonidas aux Thermopyles. Le sacrifice des hoplites en 480 avant notre ère a permis aux Grecs de s'organiser pour ensuite l'emporter. Les nazis créent un « escadron Léonidas » en mars 1945, recrutant des pilotes de chasse volontaires pour des missions-suicide. Les Romains aussi sont montrés comme de vaillants combattants face à Hannibal et dans la bataille de Cannes.

Pourtant Berlin est davantage dans la position de Carthage en 146 avant notre ère. Hitler préfère la destruction. J. Chapoutot compare Hitler à Érostrate qui a incendié le temple d'Artémis à Ephèse en 356 avant notre ère. Il cite (pp. 535, 573) le passage que Jean-Paul Sartre consacre à Érostrate dans la nouvelle éponyme publiée en 1939 dans le recueil *Le Mur* : « - Je le connais votre type, me dit-il. Il s'appelle Érostrate. Il voulait devenir illustre et il n'a rien trouvé de mieux que de brûler le temple d'Ephèse, une des sept merveilles du monde. -Et comment s'appelait l'architecte de ce temple ? -Je ne me rappelle plus, confessa-t-il, je crois même qu'on ne sait pas son nom. -Vraiment ? Et vous vous rappelez le nom d'Érostrate ? Vous voyez qu'il n'avait pas fait un si mauvais calcul ». Comparer Hitler à Érostrate ne manque pas de pertinence. En effet, Hitler est bien décidé à brûler l'Allemagne. Le 19 mars 1945, il signe un ordre concernant les « mesures de destruction sur le territoire du Reich », le *Nero-Befehl*, ordre Néron. La référence à Néron regardant brûler Rome est, elle aussi, édifiante. L'Allemagne doit disparaître, c'est là une « juste punition » pour l'incapacité des Allemands à avoir accompli les grands desseins auxquels les destinait le *Führer*. L'application de cet ordre a pu en partie être évitée grâce à Speer, ministre des armements qui en a soustrait la responsabilité aux *Gauleiter*.

Finalement, Hitler se suicide pour éviter de tomber vivant aux mains des Soviétiques. Après avoir voulu instrumentaliser la fin du Reich, il orchestre sa mort. On sait l'idée qui lui était chère de créer un « Reich de mille ans ». Avec justesse, J. Chapoutot évoque quant à lui la mise en scène d' « une mort pour mille ans » (p. 576). En mettant en place une fin apocalyptique, Hitler a créé son propre mythe...

La conclusion du livre est exemplaire, retraçant les trois fonctions dévolues à l'Antiquité par le troisième Reich : l'exaltation, le modèle et l'avertissement prophétique.

Pour terminer, J. Chapoutot nous interpelle sur la manière dont il convient de voir aujourd'hui les nazis. Faire d'eux des démons de quelque type que cela soit, c'est exaucer ce qu'ils souhaitaient. Le nazisme doit être étudié par les historiens comme tout autre sujet ainsi que l'avait déjà affirmé Pierre Ayçoberry dans *La question nazie-Les interprétations du national-socialisme* publié au Seuil en 1979.

L'objectif du travail de J. Chapoutot est de faire comprendre comment les nazis ont réinventé l'Antiquité et s'en sont servi pour ancrer leur idéologie dans l'histoire. Le but est atteint. Son livre est une belle réflexion sur le pouvoir de l'histoire. La langue utilisée est dans l'ensemble claire, même si nous pouvons déplorer l'absence de traduction pour certaines citations allemandes, grecques et latines qui peuvent poser problème dans un ouvrage ayant pour vocation de toucher un public plus large que celui des universitaires et spécialistes. De même nous sommes-nous étonnés de l'emploi récurrent de certains mots comme « ressaisie » ou « vaticiner » qui, à la longue, fatiguent. Nous regrettons aussi l'absence d'un index des noms propres qui eut été d'un grand secours eu égard au nombre impressionnant de penseurs, professeurs, chercheurs de l'Allemagne nazie étudiés ou cités dans l'ouvrage. Si le plan du livre est rigoureux, les titres de certaines parties, parfois provocants, peuvent éventuellement choquer pour qui ne saurait lire entre les lignes et ne verrait pas l'ironie présente. Nous pouvons citer « Une Méditerranée nordique : la Grèce, Rome et le Nord, entre cousins germains » (*sic*), « Généalogie et récit des origines : l'homme descend du songe » (*sic*), ou encore « le national-socialisme est un humanisme » (*sic*).

L'ouvrage de Johann Chapoutot a de nombreux mérites : il ôte à beaucoup d'entre nous l'idée selon laquelle les nazis auraient eu d'abord comme source d'inspiration un Moyen Age idéalisé et replace l'Antiquité au cœur des préoccupations du troisième Reich. Il permet de faire mieux connaître la culture nazie, une culture approuvée et véhiculée par de nombreux universitaires allemands, dont beaucoup poursuivront leur carrière après 1945. On peut s'interroger sur cette forme de « trahison des clercs » pour reprendre l'expression de Julien Benda dans son pamphlet de 1927 (cf. *Histoire littéraire de la France*, Éd. sociales, 1980, vol. 12, pp. 316-317).

Johann Chapoutot embrasse de nombreuses problématiques du lien entre nazisme et Antiquité. Nous avons là un ouvrage pionnier qui, sans nul doute, restera une référence pour comprendre cet aspect du national-socialisme.

Les nazis, obsédés par la dégénérescence, ont puisé dans une Antiquité fantasmée. La *Germanie* de Tacite a tenu une place majeure dans cette redécouverte de l'Antiquité. La thèse de l'autochtonie et de la pureté de la nation germanique est contenue dans cette œuvre, utilisée depuis Fichte dans ses *Discours à la nation allemande* en 1807-1808 jusqu'aux nazis.

J. Chapoutot montre avec minutie combien la manipulation est au cœur du projet totalitaire. L'histoire est subordonnée au national-socialisme ainsi que l'écrivait Hitler dans *Mein Kampf* : « Car on n'apprend pas l'histoire pour savoir ce que fut le passé ; on l'apprend pour qu'elle vous enseigne la conduite que l'on devra tenir dans l'avenir pour assurer l'existence de son propre peuple [...] ». Ce à quoi nous pourrions répliquer avec Aldous Huxley que « le fait que les hommes tirent peu de profit des leçons de l'Histoire est la leçon la plus importante que l'Histoire nous enseigne », ou encore, avec Albert Einstein, que « tout ce que l'Histoire nous apprend de l'Homme, c'est que l'Homme n'apprend rien de l'Histoire ».

Thierry Feral

germaniste, directeur-fondateur de la collection
« Allemagne d'hier et d'aujourd'hui »
aux éditions L'Harmattan / Paris

Issue d'une thèse en histoire déjà publiée en octobre 2008 et désormais reprise en « poche », une somme brillante dont la lecture réclame une bonne dose d'érudition et dont la langue est parfois quelque peu difficile à comprendre pour un public non averti (ce qui s'explique aisément par la jeunesse de l'auteur, lors de la publication tout frais émoulu de la Sorbonne et de la Technische Universität de Berlin). Pour autant, un tel ouvrage ne saurait rester ignoré.

Très convaincant par son propos adossé à une documentation irréfutable exhumée des archives, le travail de Johann Chapoutot comble une lacune dans la recherche sur le national-socialisme et ne peut qu'emporter l'adhésion. Ce qui, pour un lectorat mal ou non initié, induit le risque — indépendamment de l'intention de notre chercheur et comme pour tout « livre fort » — d'une survalorisation de l'antiquité grecque et latine dans l'idéologie nationale-socialiste alors qu'elle n'en a constitué qu'un des aspects.

En fait, la composante antiquisante de l'idéologie nationale-socialiste a essentiellement été le fait des élites et des cadres intellectuels du régime. Elle n'a jamais concerné les masses d'ouvriers, de paysans, de petits fonctionnaires dont les préoccupations se situaient bien ailleurs que dans le souci de se revendiquer d'une quelconque modélisation hellénistique ou romaine.

De plus, si elle a indubitablement présidé à la mise en scène publique de l'idéologie nationale-socialiste (tentative de création d'un théâtre « Thing » sur le modèle grec / voir article sur www.quatre.com, réalisations architecturales / voir *ibid.*, sculptures géantes trônant devant ou dans les bâtiments officiels, grands rassemblements romanisants, étendards et même « salut hitlérien »), cette composante antiquisante est généralement restée cantonnée aux grandes villes — ce qu'atteste au passage Johann Chapoutot (pp. 227-228) par ce « Berlinois » rêvant qu'une statue de Breker

ou Thorak déchire sa certification d'aryanité — et a été majoritairement perçue par les foules comme un « folklore ».

Johann Chapoutot rappelle d'ailleurs (pp. 210-224) le désenchantement qu'en éprouva le philosophe-membre de la NSDAP Martin Heidegger, pour qui la référence à l'Antiquité ne devait pas se résumer à un décorum mais être le vecteur historial d'une mutation spirituelle du nouveau Reich alors que Hitler choisissait, avec le « Plan de quatre ans » (septembre 1936), d'inféoder celui-ci à la technique.

Il faut donc se garder d'une surestimation du mythe de l'antiquité grecque et romaine sous le troisième Reich. À l'époque, rares furent ceux qui y virent l'esthétisation d'une politique totalitaire et criminel ou encore l'esthétisation de la mégalomanie ravageuse du *Führer* et de ses séides. Seuls quelques opposants eurent cette lucidité et le payèrent par le camp de concentration (le chansonnier Werner Finck) ou l'exil (Bertolt Brecht, Walter Benjamin).

Sous le troisième Reich existèrent d'autres mythes que celui du « mirage grec » et d'une continuité romano-allemande qui s'incarnait dans le culte falsifié du Saint-Empire romain germanique, anéanti soi-disant en 1806 par Napoléon avec la création de la Confédération du Rhin alors que son atomisation remontait au milieu du XIII^e siècle et qu'il régnait dès lors dans le pays une totale anarchie.

Dans la sphère populaire, ce fut indubitablement le mythe des anciens Germains et de la paysannerie qui serait restée fidèle à leurs valeurs originelles qui exerça la plus forte influence, ayant été depuis le XVII^e siècle solidement ancré dans le subconscient allemand. Doublé par les Romantiques d'un médiévisme nationaliste (Frédéric I^{er} Barberousse, Frédéric II) en appelant à la venue d'un « troisième Frédéric », le mythe de la germanité triomphante se fera raciste et impérialiste sous Bismarck et surtout Guillaume II (cf. *Edmond Vermeil, le germaniste*, L'Harmattan, 2012, pp. 184-185).

N'ignorant rien de l'attachement de « son peuple » au Christianisme — catholique et évangélique —, Hitler fut aussi assez habile pour agiter dans plusieurs interventions le spectre de l'écroulement de la civilisation égyptienne tel que présenté dans l'*Ancien Testament*, c'est-à-dire dû à l'action maléfique des « Juifs » (cf. *Penser le nazisme*, L'Harmattan, 2007, pp. 39-40), explication qu'il appliquera également à l'effondrement des autres empires (voir par ex. son discours du 13 août 1920 in F. Delpla, *Hitler*, Grasset, 1999, pp. 79-99).

En fait, comme dans tous les autres domaines de leur action, les nazis ne feront en matière de « tradition historique » que louvoyer en fonction des catégories sociales et des nécessités dictées par les événements qu'ils devaient maîtriser. Certes, ils pratiqueront une réécriture opportuniste de l'histoire mais le pragmatisme du *Führer* et de son ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande, Joseph Goebbels, leur interdira l'officialisation de la thèse « nordiste » délirante d'un Rosenberg — partagée par une pléiade d'auteurs des éditions munichoises Julius Lehmann (cf. J. Wulf, *Literatur und Dichtung im Dritten Reich*, Gütersloh, Mohn, 1963, p. 116) — selon laquelle toutes les grandes cultures du passé seraient nées de la migration vers le Sud de tribus germaniques. La majorité des hauts responsables nazis étaient extrêmement réservés quant aux théories du « philosophe », ce « Balte obtus à la

pensée extrêmement compliquée » (cf. A. Speer, *Au cœur du troisième Reich*, pp. 132, 169-170). De fait, une manipulation efficace des foules imposait à leurs yeux d'aller dans le sens de ce qu'elles étaient susceptibles de croire. En l'occurrence leur présenter les Grecs ou Romains comme des surgeons de la sève septentrionale n'était guère évident...

D'où l'affirmation inverse que c'étaient les peuples méditerranéens qui avaient créé la culture et que, si la Germanie était un jour sortie de son primitivisme, elle le devait à des Germains ayant tiré profit de leurs contacts avec les Grecs/Romains et ramené la civilisation vers le Nord (cf. H. Picker, *Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier*, Stuttgart, Seewald, 1963, 7 juillet 1942).

D'où également l'hostilité de Hitler et Goebbels au mysticisme d'une préhistoire spécifiquement germanique prêché par Heinrich Himmler (dont le tyran de père était helléniste, cf. A. Andersch, *Der Vater eines Mörders*) et les doctrinaires SS, seulement capable de démontrer que « nous brandissons des haches de pierre [...] quand la Grèce et Rome se trouvaient déjà au stade suprême de leur culture » (Hitler, cit. in A. Speer, *Au cœur du troisième Reich*, op. cit., pp. 130, 166).

Ces positions conflictuelles imposeront une effarante gymnastique doctrinale dont Johann Chapoutot rend excellemment compte dans la troisième partie de son étude (pp. 141-224).

Lorsque la fin viendra, c'est vers une mythification de la mort et de l'apocalypse que tendront les maîtres du troisième Reich, et ce — Johann Chapoutot l'explique fort bien — afin d'opposer « à la laideur du réel la beauté du fantasme », « de s'éterniser en créant un mythe mémoriel » (p. 589), « de léguer un mythe à la postérité » (p. 590) qui, par son horreur même, témoignerait éternellement de leur tentative historique de régénérer le monde et ferait un jour, lorsque celui-ci serait de nouveau plongé dans la nausée du quotidien et l'angoisse des lendemains, de nouveaux adeptes.

L'enjeu est donc de taille pour nos sociétés actuelles. Il s'agit en vérité de contrer le troublant oracle mis par le dramaturge Heiner Müller dans la bouche de Hitler juste avant son suicide : « La fumée des villes en flammes portera ma renommée autour de la terre, et les cendres des crématoires assombrissant le ciel seront mon monument porté par le vent jusqu'aux étoiles après moi » (H. Müller, *Germania 3*, L'Arche, 1996, p. 29).

Dans ce contexte — ne l'ignorons pas et c'est ce qui ressort du considérable appareil documentaire cité par Johann Chapoutot (pp. 607-634) qui émane très souvent d'« éminents penseurs » —, la notoriété intellectuelle ou scientifique ne garantit rien. Comme le soulignait dans la *Zeit* du 4 mai 1990 Hermann Glaser, professeur émérite à la *TU* de Berlin et auteur de nombreuses essais sur le nazisme, il n'est jamais à exclure que « les abysses se cachent derrière la culture de façade ».

Évidemment — cela est inévitable pour une entreprise pionnière d'une telle ampleur et d'une telle densité —, quelques détails sont discutables :

Page 30, ligne 6 *sq.*, l'auteur parle d'une majorité nationale-socialiste en Thuringe en 1930 alors qu'il s'agissait d'un gouvernement de coalition droite/extrême droite (cf. T. Feral, *Le national-socialisme*, Ellipses, 1999, pp. 72-74).

Page 38, dernier paragraphe, le germaniste ne manquera pas de s'interroger sur l'interprétation donnée du « *Prometheus* » de Goethe, lequel, pour avoir été récupéré par le national-socialisme, n'en fut pas moins un des rares avec Lessing et Schiller à n'avoir jamais cédé aux sirènes de la germanolâtrie.

Pages 48-49, on s'étonnera de l'emploi du néologisme « mitteleuropéen », calqué sur l'allemand « mitteleuropäisch », au lieu de la traduction française « en Europe centrale » (attestée dans son acception germano-ethnique par la *Géographie universelle avec Atlas* parue chez Quillet en 1942, en pleine période collaborationniste comme le montre le grand portrait du maréchal Pétain qui s'étale en page de garde !).

Pages 51-52, on remarquera ce passage maladroit dans lequel J.C., après avoir évoqué les « manuels d'histoire rédigés à partir de 1933 » et les « stages de formation continue à l'intention des instituteurs et des professeurs de l'enseignement secondaire », cite dans un même souffle « ce stage organisé à Vienne du 14 septembre au 21 septembre par le ministre de l'Éducation du Reich » dont on apprend — à condition d'être attentif à la note 6 en bas de page — qu'il ne se déroula en réalité que bien plus tard, en 1941, soit trois ans et demi après l'*Anschluss* (12 mars 1938).

Pages 453-455, concernant la fameuse sentence de Theodor Mommsen dans le troisième volume de son *Histoire de Rome* (1856) : « Dès l'Antiquité, les Juifs furent un ferment du cosmopolitisme et de la décomposition nationale » — laquelle fut reprise à satiété par les idéologues nazis —, peut-être eût-il été bon d'ajouter que l'historien et Prix Nobel de littérature 1902 (cf. G. Ahlström, in T. Mommsen, *Histoire de Rome*, Rombaldi, 1960, p. 9) dénoncera avec virulence « l'antisémitisme et la réaction de chauvinisme qui prévalurent en Allemagne vers la fin du siècle [...] s'attirant ainsi une poursuite devant la Haute-Cour de Justice », et adressera une lettre en ce sens à l'Académie suédoise : « Bientôt nous en arriverons au point que seul sera tenu pour citoyen légitime celui qui pourra faire remonter sa généalogie à l'un des trois fils de Mannus » (selon Tacite, *Germanie* II, le fils du « dieu Tuisto né de la terre » et dont la progéniture aurait fondé la nation germanique).

On regrettera en outre pour certains points un manque de pédagogie ; fort d'un bagage intellectuel assez exceptionnel, J.C. suppose qu'il en va ainsi pour n'importe quel lecteur ; non content de ne pas traduire nombre de termes et phrases en allemand ou latin, il n'est pas rare qu'il procède par raccourcis : page 80, paragraphe 2, est signalé à propos du raciologue Hans Friedrich Karl Günther (1891-1968) — sans en dire plus ! — un « héritage winckelmannien », assertion que le non spécialiste aura du mal à décoder ou dont il tirera hâtivement la conclusion que Johann Joachim Winckelmann (1717-1768) aurait pu professer des idées « prénazies » alors que, s'il prônait effectivement l'imitation des Anciens, ce n'était certes pas dans l'intention de créer un quelconque « surhomme » mais parce qu'il jugeait que, l'humain étant par nature sujet à transformation, sa beauté ne pouvait être fixée que par l'art ; au demeurant, les pages 203-207, où J.C. revient sur

Winckelmann, concèdent que ses élaborations — comme pour tous les « Classiques » (cf. *Penser le nazisme, op. cit.*, pp. 95-120) — ont été distordues par une kyrielle d'intellectuels wilhelminiens puis nazis.

Et lorsque J.C. évoque page 81, dernier paragraphe, une « prédominance de l'*animus* sur l'*anima* » dans l'image de la femme chez Günther, on déplorera qu'il n'ait pas jugé utile pour la compréhension de faire explicitement référence au créateur de ce double concept archétypique, le psychiatre-psychanalyste helvétique Carl Gustav Jung (1975-1961), dont on sait les accointances avec le régime nazi (cf. *Médecine et nazisme*, L'Harmattan, 1998, pp. 57-63, 129-131).

Une surprise enfin : que J.C. n'ait à aucun moment mentionné Lionel Richard, le premier pourtant en France à avoir indiqué l'importance de l'Antiquité dans la fantasmagorie nazie (cf. *Nazisme et littérature*, Maspero, 1971, pp. 45-46, 140 ; *Le nazisme et la culture*, Maspero, 1978, pp. 69, 128, 190, 197, 204).

Mais brisons là ! En effet, pareilles réserves — minimes au regard de la tâche novatrice colossale menée à bien par Johann Chapoutot — n'entachent guère la qualité d'un ensemble magistral, appelé à faire longtemps autorité (ce qui rend d'autant plus dommageable que l'éditeur n'ait pas jugé utile la présence d'un index des noms cités !).

Association Amoureux d'Art en Auvergne, 2013

Centre municipal Jean Richepin, 21 rue Jean-Richepin, 63000 Clermont-Fd.

www.quatre.com

Toute reproduction intégrale ou partielle non autorisée par l'association constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Les courtes citations sont autorisées sous réserve de la mention du nom de l'auteur, du titre de l'article et de la source.